

CHAPITRE III

LES HÉRÉSIES

Multi venient in nomine meo dicentes: Ego sum Christus, et multos seducunt.

Beaucoup viendront en mon nom, disant: Je suis le Christ, et ils séduiront beaucoup de monde.

(MATTH., XXIV, 5.)

En même temps que les persécutions, prédits comme elles, surgissaient les faux prophètes. Il faut ici nous arrêter un peu. L'histoire des hérésies est considérable dans l'histoire du christianisme et dans celle de l'esprit humain. Il importe d'en bien marquer le début.

« Il faut qu'il y ait des hérésies ¹ », disait saint Paul. Le grand coup de filet qui amenait à l'Église des milliers de néophytes avait amené avec ce butin du ciel plus d'un élément impur. Tôt ou tard l'ivraie devait être triée d'avec le bon grain; l'Église devait

1. I Cor., XI, 19.

être passée au crible, soit par les persécutions qui séparaient d'elle bien des apostats, soit par les hérésies qui détournaient d'elle bien des âmes égarées.

Un double levain, en effet, fermentait au sein de l'Église. Ceux d'entre les fidèles qui ne savaient pas supporter la plénitude de la lumière chrétienne regardaient en arrière, vers le judaïsme, s'ils étaient Juifs d'origine; vers le paganisme, s'ils sortaient de la gentilité. Chaque race avait ses défauts et ses penchants. Le Juif devenu chrétien, accoutumé à l'observance servile d'une loi minutieusement rituelle, la gardait avec scrupule, l'eût volontiers imposée avec rigueur. Le Gentil, au contraire, ou, pour parler avec saint Paul, le Grec, encore imbu de la sagesse de ses philosophes, cherchait les préliminaires et les fondements de l'Évangile dans Platon plus que dans Moïse. Le Grec était fier de l'intelligence donnée à sa nation; le Juif, de l'élection de Dieu sur ses aïeux. L'un reprochait cette race ingrate, qui, favorisée pendant tant de siècles, avait méconnu et crucifié son Sauveur; l'autre méprisait ces nouveaux venus à la foi, ces inconnus, cette branche d'olivier sauvage qui était venue se greffer sur l'olivier franc. « Les Juifs, dit saint Paul, demandent des miracles », comme s'il n'y en avait pas assez, c'est-à-dire une évidence toute surnaturelle et toute visible qui ne laisserait plus de place ni à la raison ni à la foi; « les Grecs cherchent la sa-

gesse », une évidence toute rationnelle, une philosophie toute humaine ¹.

L'antagonisme de ces deux tendances et de ces deux races s'était produit dès le premier jour de l'Église. A Jérusalem, sous les yeux des apôtres, et presque au lendemain de la première prédication de l'Évangile, il y avait eu dans le sein de l'Église des plaintes des Grecs contre les Hébreux (33). Plus tard, quand saint Pierre avait reçu au baptême le centurion romain Cornélius (35), le judaïsme avait murmuré. Malgré les avertissements donnés de Dieu même, beaucoup avaient persisté à ne prêcher l'Évangile qu'aux seuls Juifs ². Et bientôt, les Gentils venant en foule, l'Église d'Antioche se recrutant de païens, on s'était imaginé de les faire juifs, et on leur avait imposé la circoncision (50). Il avait fallu que les apôtres statuassent et que le concile de Jérusalem maintînt la liberté de ces nouveaux chrétiens ³. A Rome, c'étaient les rivalités entre Grecs et Juifs qui avaient provoqué la célèbre épître de saint Paul (vers 52). Grecs et Juifs voulaient s'approprier la foi, faire de l'Évangile leur Évangile, et ils eussent déchiré en lambeaux la tunique du Christ.

Et quand l'apostolat fut intervenu ; lorsque, comme saint Pierre devant les murmures des chrétiens de

1. Judæi signa petunt, et Græci sapientiam quærunt. I Cor. I, 22.

2. Act., VI, 1 ; XI, 13-19.

3. Act., XV.

Jérusalem, comme le concile en face des novateurs d'Antioche, comme saint Paul écrivant aux Romains, l'autorité se fut armée pour maintenir les uns et les autres dans la vérité et la paix : sans doute, le grand nombre se soumit : mais il y eut des rebelles ; il y eut de prétendus docteurs qui persistèrent à trouver l'Église trop juive ou trop peu juive, pas assez philosophe ou trop païenne. Il n'y eut plus seulement des dissentiments, mais des ruptures ; il n'y eut plus seulement des disputes, mais des schismes. Alors commença de paraître la race de ces hommes qui *choisissaient* au lieu de croire, et qui, au lieu de suivre le droit chemin de l'Église, dévièrent ou à droite vers la synagogue, ou à gauche pour se rapprocher du temple et de l'école païenne. Il y eut en un mot des hérésies (*αἵρεσις*, choix), les unes païennes par leur principe et par leurs passions, les autres juives par leurs réminiscences et par leurs pratiques ; dans un sens et dans l'autre, des défaillances de la foi, des regrets, des retours, des âmes faibles ou orgueilleuses, qui, semblables à la femme de Loth, laissant marcher en avant les forts et les humbles, tournaient la tête vers le passé et demeuraient pour leur châtement inertes et pétrifiées.

Parmi ces déserteurs, ceux qui étaient Juifs d'origine et qui reculaient vers la synagogue furent les plus nombreux. C'étaient des pharisiens baptisés, mais demeurés pharisiens dans le christianisme, et qui ne pouvaient se résigner à déposer leurs titres de docteurs,

leurs honneurs de rabbins, leurs privilèges d'Israélites, les observances au sein desquelles leur enfance avait été nourrie. Pour les garder, ils imaginaient de faire du judaïsme l'échelle indispensable, la première marche du christianisme ; la synagogue seule menait à l'Église. Il fallait être circoncis, observer les sabbats avec toute la rigueur pharisaïque, rejeter les viandes immondes (quoiqu'une révélation directe de Dieu eût aboli cette distinction), vivre avec les seuls Israélites, fuir le contact des idolâtres, sans quoi l'on n'était point prosélyte de la synagogue et par suite on ne l'était pas de l'Église. Jérusalem était toujours pour eux la ville sainte, et ils se tournaient vers elle dans leurs prières : le peuple juif était toujours pour eux le peuple élu ; et c'est en s'agrégeant à lui non-seulement par la foi, mais par les rites, en devenant Juif non-seulement de croyance, mais de nation, que quelques Gentils pouvaient trouver grâce ; pour être associé à la vocation d'Abraham, il fallait être, au moins par adoption, fils d'Abraham. Le salut était ainsi surtout dans la vocation d'Abraham et dans les œuvres de Moïse¹. La grâce du Christ n'était plus qu'un appendice à la bénédiction patriarcale, sa loi un supplément à la loi

1. Voir en général l'épître aux Romains et celle aux Galates ; principalement : Galat., I, 6-9 ; III, 1-15 ; IV, 8-18 ; V, 1-12. — Coloss., II, 16-21. — Tit., II, 15. — Hebr., XIII, 9. — Quelques chrétiens cherchaient à introduire la circoncision pour se concilier les Juifs et échapper à leurs dénonciations. Galat., VI, 12.

mosaïque. Par son origine et par ses œuvres, le Juif avait tout droit à la bénédiction de Dieu ; ce n'était pas le Christ qui le sauvait, c'étaient ses aïeux et c'était lui-même. La vertu du Rédempteur diminuait ainsi dans la mesure où grandissait la vertu de la révélation mosaïque ; la grâce de la loi nouvelle était d'autant moindre que le privilège de la loi ancienne était plus grand. L'Évangile n'était plus qu'un perfectionnement du Pentateuque. Tels étaient ces prétendus docteurs, étroits, rigoristes, exclusifs, mesquinement orgueilleux.

Tout autres étaient les hérésies qui retournaient vers le paganisme. Les chrétiens d'origine païenne, que cet esprit exclusif et orgueilleux avait froissés, pour fuir le plus loin possible de la synagogue, reculaient jusqu'au temple des dieux. D'abord le grand dogme des livres et du peuple juif, la grande vérité méconnue par le paganisme, le dogme du Dieu un et surtout du Dieu créateur, ils avaient hâte de l'effacer : le monde n'était plus créé de Dieu ; il était l'œuvre des anges et des mauvais anges. Puis disparaissait à son tour le dogme de la providence divine, la conduite de Dieu sur les peuples et particulièrement sur le peuple hébreu, si fortement écrite dans les livres de Moïse : les anges se substituaient à Dieu pour le gouvernement comme pour la création du monde. C'étaient les anges (quelques-uns allèrent jusqu'à le soutenir) qui avaient suscité Moïse, dicté le Pentateuque, inspiré les prophètes. On vit l'opposition au judaïsme aller jusqu'à la glorifi-

cation de Dathan, d'Abiron, de Caïn, de tous les personnages voués à l'exécration par les Livres saints. Aussi le Rédempteur, quel qu'il fût, n'était-il venu, selon eux, ni confirmer, ni agrandir, ni spiritualiser, ni, quoiqu'il le dise dans l'Évangile ¹, accomplir la loi ; il était venu l'abolir et délivrer le monde de la tyrannie des anges.

Ce n'est pas tout ; la loi de Moïse repousse avec horreur tout ce qui est magie, incantation, sortilège : aussi ces nouveaux sectaires, avec un enthousiasme égal à celui des païens, pratiquèrent-ils ces commerces impurs avec les démons. — La loi juive, à certains égards, est une loi extérieure dans laquelle la vie corporelle de l'homme semble tenir la plus grande place, dans laquelle son être spirituel est plutôt voilé : les nouveaux docteurs, au contraire, affectèrent de mépriser l'homme corporel ; pour eux, le monde visible, la matière, la chair, sont l'œuvre des anges, c'est-à-dire d'une influence mauvaise ; la chair n'est pas seulement pervertie, elle est essentiellement impure : le Christ ne l'a point revêtue, et par suite ne l'a point rachetée ; elle mourra pour ne point renaître ; il n'y aura point de résurrection pour elle ². — Enfin la loi juive attache un grand

1. Nolite putare quoniam veni solvere legem aut prophetas ; non veni solvere, sed adimplere. Matth., V, 17.

2. Sur cette négation de la résurrection de la chair, fréquente dès le temps des apôtres, prêchée entre autres par Simon le Magicien, par Hyménée, Philète et Alexandre, voyez : I Joan., IV, 2-3. — I Tim., I, 19-20. — II Tim., II, 16-18 ; IV, 14-15. — I Cor., XV, 12-17 ; sans parler des Pères de l'âge suivant, Athénagore, saint Justin, etc.

prix aux œuvres rituelles, aux œuvres morales : ceux-ci n'en attachèrent aucun. Qu'est-ce, dans ce monde créé et gouverné par les mauvais anges, que les notions de vertu et de vice, de bien et de mal, inspirées et propagées par eux ? Vivre dans la virginité comme les ascètes chrétiens ou comme les païens dans la débauche ; jeûner ou se livrer à l'intempérance ; rejeter avec horreur les viandes offertes aux idoles ou s'en nourrir avec délices ; souffrir la mort plutôt que de sacrifier aux faux dieux, ou, pour sauver sa vie, brûler son encens sur tous les autels possibles : ce sont des actions indifférentes. Les unes ne justifient pas plus que les autres ne damnent. Ce n'est pas par ses œuvres, mais par la grâce du Dieu descendu sur la terre, que l'homme doit être sauvé.

Mais ces sectes si opposées entre elles avaient cependant un point de rapprochement. Les unes et les autres diminuaient comme à l'envi le Christ et son œuvre. Pour les judaïsants, cela est tout simple : la rédemption n'était qu'une œuvre accessoire et secondaire ; un instrument médiocre suffisait. Leur Messie n'était qu'un prophète, un simple homme, Jésus, sur lequel le Christ, la vertu de Dieu, était momentanément descendue au jour de son baptême pour le quitter au jour de son agonie. De leur côté, les *paganisants* (si je puis employer ce mot) déclaraient la création une œuvre de mal, le monde visible absolument vicié, la chair radicalement impure, et ne pouvaient

admettre d'union entre Dieu, la pureté suprême, et le monde, la chair, l'homme, c'est-à-dire l'impureté absolue. Ce n'est plus Dieu qui s'est revêtu de la chair humaine, qui a souffert et qui est mort : c'est une vision, un fantôme, une apparence humaine dont il a bien voulu se revêtir ; il n'a pu consentir à être réellement homme, réellement chair, parce qu'il ne peut consentir à être le mal. Les uns effaçaient ainsi la divinité, les autres l'humanité du Sauveur. Ni les uns ni les autres ne pouvaient porter, dans sa sublimité, le mystère du Dieu fait homme et du Dieu fait chair, cette association, fondamentale et si féconde, de Dieu et du fidèle, de l'âme divine et de l'âme humaine, de la chair divine et de notre chair, de la mort d'un Dieu et de notre mort, de sa résurrection et de notre résurrection ¹. Dieu et l'homme étaient toujours pour eux séparés par un abîme. L'œuvre de la rédemption n'avait plus été entre Dieu et l'homme qu'un rapprochement apparent et momentané, qu'une simple manifestation de la puissance divine, qu'un simple phénomène d'inspiration, un prestige. Par là disparaissaient la piété des croyants, la vertu des saints, le courage des

1. Saint Jean indique bien combien ces erreurs étaient capitales : Quis est mendax, nisi qui negat quoniam Jesus est Christus ? I Joan., II, 22. — Omnis spiritus qui confitetur Christum in carne venisse, ex Deo est ; et omnis spiritus qui solvit Jesum, ex Deo non est, et hic est antichristus. IV, 2-3. — Multi seductores.... qui non confitentur Jesum Christum venisse in carne ; hic est seductor et antichristus. II Joan., 7.

martyrs. Pour ce christianisme diminué, pour ce Christ fantôme, pour cet homme qui n'était point Dieu ou ce Dieu qui ne s'était point fait homme, pour une félicité à venir qui n'était point gagnée par le sang de Dieu, pour une résurrection dont on n'avait point pour gage la résurrection d'un Dieu ; qui donc se fût soucié de mourir ? Les paganisants se dispensaient formellement du martyre, les judaïsants ne le subirent guère.

Telles étaient, dans leur divergence et dans leur union, ces voies opposées de l'erreur. Elles se montrèrent dès le premier jour du christianisme. Saint Paul nous montre les docteurs judaïsants lancés contre lui comme des chiens hargneux dans toutes les églises qu'il a fondées. A Corinthe, ils le calomnient en son absence, ils lui déniaient sa mission apostolique, ils se font les chefs et bientôt les tyrans d'une foule qu'ils ont séduite ¹. En Galatie, au milieu d'une église sortie de la gentilité, ils imposent aux Gentils baptisés la circoncision et les œuvres de la loi : « C'est, dit-il, comme un nouvel évangile qu'ils forcent les fidèles à suivre au lieu de l'Évangile de Jésus-Christ ². » — Les docteurs opposés à ceux-là ne lui sont pas non plus inconnus. Ces gnostiques orgueilleux (car lui-même leur donne déjà ce nom ³), qui maudissent la création,

1. II Cor., X, 7-12 ; XI, 3-4-12-15-20-22-23. (An 57.)

2. Gal., I, 6-9 ; III, 1-5 ; V, 1-12. (Vers 52.)

3. Oppositiones falsi nominis scientiæ, ἀντιθέσεις τῆς ψευδοῦ μου ΓΝΩΣΕΩΣ. I Tim., VI, 20.

anathématisent la chair, condamnent le mariage, interdisent l'usage de certains aliments¹ (comme le feront plus tard les manichéens), rejettent la résurrection future et soutiennent que la résurrection s'est accomplie par le baptême ; il les a rencontrés à Corinthe² ; il a souffert à Rome de leur obstination et de leurs rancunes : il a livré à Satan Hyménée et Alexandre, et il a ordonné aux fidèles de s'éloigner d'eux ; il a vu tomber dans les pièges de l'erreur l'hérésiarque Philète, entraînant avec lui plusieurs âmes séduites³. L'hérésie germait partout à côté de la foi et au milieu de la foi.

Mais, parmi ces missionnaires de l'erreur, le nom le plus célèbre est celui de Simon, que les historiens de l'Église ont appelé le père de toutes les hérésies. Simon nous représente bien ce retour fatal de certaines âmes, un instant chrétiennes, vers le paganisme. Il est Samaritain, du bourg de Citthim⁴, par conséquent frère, mais frère ennemi des Juifs, appartenant à une nation qui, bien qu'elle reçoive le Pentateuque, s'est montrée ennemie d'Israël au point de pencher volon-

1. I Tim., IV, 1-3.

2. I Cor., XV, 12.

3. I Tim., I, 19-20. (An 66.) — II Tim., II, 17-18 ; IV, 14-15. (An 67.)

4. Le Samaritain Simon serait-il le même que « Simon, Juif, né dans l'île de Chypre, qui prétendait être magicien, ami du procureur Félix » et qui, « envoyé par lui, décida Drusille, sœur du roi Agrippa, à quitter son mari Aziz, roi d'Émèse, et à épouser Félix contrairement à la loi de son peuple » ? Josèphe, *Antiq.*, XX, 4 (7-2).

tiers vers l'idolâtrie. Il a commencé, au mépris de la loi de Moïse, par exercer la magie, « disant qu'il était quelqu'un de grand, écouté des moindres et des plus puissants, et faisant dire aux peuples : « Celui-ci est la puissance de Dieu, celle qu'on appelle la grande¹. » Tant les peuples étaient possédés alors du besoin et de l'attente d'une manifestation divine ! Il a été chrétien ; il a admiré chez les apôtres des prodiges qui dépassaient sa prétendue science ; il a reçu le baptême de Philippe, de Pierre et de Jean ; il a reçu l'Esprit-Saint. Mais, ne voyant dans le christianisme qu'une magie supérieure, il a cru qu'associé gratuitement à la puissance surnaturelle du chrétien, il pouvait avec de l'or s'élever d'un degré et se faire associer à la puissance plus haute encore de l'apôtre. Il a voulu acheter de Pierre et de Jean le pouvoir de conférer l'Esprit-Saint par l'imposition des mains. Et Pierre lui a dit : « Que ton argent soit avec toi en perdition, puisque tu as cru pouvoir avec tes richesses acheter les dons de Dieu ! Tu n'as point de part dans notre parole ; car ton cœur n'est pas droit devant Dieu. Fais donc pénitence de ton iniquité, et prie Dieu, afin d'obtenir, s'il se peut, qu'il te pardonne cette pensée de ton cœur ; car je vois que tu es dans le fiel de l'amertume et dans les liens de l'iniquité. » Et Simon répondit

1. *Τίνα ἐαυτὸν μέγαν... Ἡ δύναμις τοῦ θεοῦ ἡ καλουμένη μεγάλη.* Act., VIII, 9-10.

aux apôtres : « Priez pour moi le Seigneur, afin que rien ne tombe sur moi de ce que vous m'annoncez ¹. »

Mais ce repentir, sincère ou non, n'a pas duré. N'ayant pas voulu s'associer à la pureté de la vie et à la rectitude de la foi chrétienne, Simon est redevenu ce qu'il était auparavant, Samaritain, magicien, faux prophète. Il s'est cru plus que jamais « la grande puissance de Dieu ». Seulement, éclectique à sa façon, de chacune des différentes phases de sa vie et des différentes doctrines qui se partageaient le monde il a pris ou gardé quelque chose ; il a cousu sa prétendue révélation de paganisme, de judaïsme, de christianisme ; il s'est adressé tout à la fois aux idolâtres, aux Samaritains, aux mauvais chrétiens. Se faisant le dieu de toutes les doctrines, il a déclaré être apparu comme Dieu le Père aux Samaritains, comme Dieu le Fils aux Juifs, comme Dieu Esprit-Saint aux Gentils.

Le point de départ de son erreur, la pierre d'achoppement pour lui comme pour les autres, c'est toujours le dogme de la création. Les philosophes de l'antiquité échappaient à ce dogme en admettant l'indépendance et l'éternité de la matière. Mais Simon, qui, Samaritain, a lu les livres de Moïse, et, chrétien, a embrassé l'Évangile, Simon qui a reçu la notion du Dieu unique, personnel, spirituel, ne peut plus, si dépravé qu'il soit, croire la matière née d'elle-même, indépendante, éternelle. De là un embarras suprême, des rêveries,

1. Act., VIII, 9-24. (An 33.)

un cauchemar de doctrines monstrueuses, au delà même de celles du paganisme.

Simon admet bien un principe unique, souverain, intellectuel, parfaitement bon ; mais il a besoin que de ce principe le mal puisse sortir ; et il l'en fera sortir par des générations multipliées, comme si cette multiplicité pouvait dissimuler l'absurdité d'une telle descendance. Il a besoin que cet être suprême soit à la fois esprit et matière, afin d'expliquer l'origine du monde, sans admettre ni la matière créée de rien, comme les Juifs, ni la matière indépendante, comme les païens.

Il y aura donc une vertu suprême, c'est « celui qui était, est et sera » (ὁ στᾶς, ἑστῶς, στήσασμένος), ou, comme Simon l'appelle encore d'un nom bien caractéristique de sa doctrine, le Silence (Σίγη). En lui toute chose est virtuellement comprise, le fini et l'infini, le visible et l'invisible, le corporel et l'incorporel. C'est le feu, mais un feu mystique, source et origine de toutes choses. C'est un arbre mystérieux comme celui que Nabuchodonosor vit en songe et sous le feuillage duquel s'abritaient toutes les créatures. La partie apparente de l'arbre, les branches, les feuilles, l'écorce, c'est le fini, le visible, le corporel ; au contraire, l'infini, l'invisible, l'incorporel, c'est ce qui est caché, c'est la sève qui donne la vie à tout le reste ¹.

1. Je m'appuie de préférence pour l'exposition du système de Simon, sur les *Philosophoumènes*, IV, 51 ; VI, 7-20. Origène, ou